LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

LA PLUS FORTE VENTE DE LA RÉGION
LILLE. 186, Rue de Paris
PARIS. 43. Bd Haussmann

JOURNAL D'INFORMATION

L'Egalité de Roubaix-Tourcoing

LUNDI 5 JANVIER 1931.

BUREAUX :
ROUBAIX | Téléph: 9-51
45, rue de la Gare, 45
TOURCOING | Téléph: 9-85
3, rue Fidèle Lehoucq

Directeur : Eug. GUILLAUME

POUR L'ENFANCE ANORMALE

Un pavillon spécialisé va être reconstruit à l'Asile d'Armentières

Le problème de l'enfance anormale préoccupe très justement à l'heure actuelle psychiatres, hygiénistes et législateurs. S'il reste entendu qu'une jeunesse saine est, pour un pays, l'indispensable réservoir d'énergie, il ne semble plus permis d'écarter, comme s'il s'agissait de déchets sociaux vis-à-vis desquels tous sacrifices seraient vains, de jeunes éléments handicapés par une lourde hérédité.

Il y a avant tout une raison morale faite d'humaine pitié. Un dégénéré, un arriéré intellectuel ne peut être tenu pour responsable des tares qu'il apporte en naissant et la formule spartiate heurte brutalement la conscience moderne.

La question s'impose aujourd'hui plus que jamais pour la raison que la guerre nous a valu un incontestable surcroît de psychoses directes ou à retardement et n'a pas été sans influencer lourdement une morbidité déjà inquiétante avant 1914. L'asile d'Armentières, parvenu au dernier stade de sa reconstitution, va faire dès à présent l'effort qui s'impose.

Le principe...

M. Blacque-Belair, député de la Seine, saisissait dernièrement la commission d'hygiène de la Chambre d'un problème du même ordre : l'examen médical des délinquants et criminels réclamant, comme cela a été réalisé en Belgique, la création dans les prisons d'annexes pour anormaux.

Il vaut assurément mieux prévenir que guérir ou réprimer ; et lorsque le mal peut être dépisté dès le jeune âge, c'est du temps et de l'argent gagné que d'essayer d'y porter remède.

La prophylaxie mentale, à laquelle nous faisions une allusion plus générale dans un article précédent, consacré au préasile d'Armentières va de pair avec la récupération sociale qui peut s'exercer sur de jeunes sujets. Il s'agit de redresser des anomalies psychiques, pratiquement d'orienter des arriérés intellectuels vers l'acquisition d'un métier qui, en les rétablissant en dignité, les rende capables de suffire à leurs besoins.

Aux prix de journée des asiles qui sont si parcimonieusement discutés, comme à ceux que peut représenter l'hospitalité des prisons, la société fait une excellente affaire en soignant préventivement le futur assisté ou le futur délinquant.

...et l'application

« Avant guerre, nous expose M. le docteur Briche, médecin-chef de l'asile d'Armentières, l'établissement comportait un pavillon pour enfants arriérés. On y recueillait les innocentes victimes des fléaux sociaux : alcoolisme, tuberculose, syphilis. On les gardait jusqu'à dix-huit ans pour les garçons, seize ans pour les filles. On avait progressivement apporté à l'institution un certain nombre de perfectionnements. C'est ainsi qu'un maître d'école était attaché à ces enfants, que suivait de près un personnel infirmier et de surveillance entièrement spécialisé.

« La guerre a détruit ce pavillon, et, lorsqu'il s'est agi de reconstruire l'asile proprement dit — ce qui n'était pas une mince besogne — on a suivi nécessairement un ordre d'urgence : récupérer d'abord les anciens malades qu'on s'était trouvé dans l'obligation d'évacuer sous la menace de l'ennemi.

Un pavillon spécial

« Le moment est venu de compléter nos moyens hospitaliers en reconstruisant le pavillon des enfants anormaux ou arriérés. Songez qu'une cinquantaine d'enfants du Nord ont dû trouver asile à Dury (Somme), et vous voyez pour les familles les frais supplémentaires qu'impose leur maintien à un tel éloignement.

« M. le docteur Régnier, conseiller technique près le ministre de l'Hygiène, et qui a suivi de très près la reconstitution de nos asiles du Nord, s'est montré favorable aux larges vues exprimées par notre commission administrative.

« Et comme on estime le moment venu de reprendre et compléter l'œuvre existant avant guerre, il a été décidé tout récemment, en attendant la reconstruction du pavillon spécial qui est compris dans la dernière tranche de nos travaux, de recevoir dans un délai proche et provisoirement, dans le quartier des adultes les enfants anormaux de notre ressort.

« Les plans sont faits du futur pavillon qui sera édifié dans un quartier réservé, derrière les bâtiments administratifs. Il comprendra des salles de classes, des ateliers dont réglementation et fonctionnement seront rapides grâce aux moyens artisanaux déjà existants. La commission a décidé de faire appel à quatre religieuses pour la discipline générale. A dix-huit ans, les jeunes gens et filles sont rendus soit à la vie publique ou à l'association qui nous les a confiés, le plus souvent à l'assistance publique, soit, dans les huiscès, versés à l'asile. »

Et, pour donner à cet entretien la conclusion optimiste qui découle chez le médecin-chef d'un caractère ouvert à l'entreprise, M. le docteur Briche précise bien que, « du moment que l'on crée ce service, il faut veiller à ce qu'il réponds aux exigences actuelles et ne pas se limiter à une « garderie ». L'étiquette d'institut médico-pédagogique est la seule qui convienne au noble but qu'on s'est proposé dans cet ordre de repris sociale sur la part la plus lamentable de notre humanité ».

R. BOULY.

GRAVE SÉISME EN GRÈCE

Une forte secousse, qui a duré sept secondes et dont l'épicentre se trouve sur la ligne du séisme de 1858, dans le Péloponèse, a provoqué de très gros dégâts à Corinthe. Les maisons de l'ancienne ville, qui étaient encore debout, se sont écroulées. Les habitants campent en plein air.

Dans le village d'Asso, l'église et dix maisons se sont écroulées.

Le séisme a été ressenti également à Tripoli, Sparte et à Calamata. Dans l'isthme, des éboulements ont causé des dégâts. On ne signale aucune victime.

Le Maréchal Joffre sur son lit de mort

Pendant qu'il repose, souverains, ministres, hautes personnalités, délégations diverses de France et de partout saluent sa mémoire

EN HAUT : MM. Briand, le cardinal Verdier et Doumergue, venant de saluer le corps du maréchal. — EN BAS : La foule se pressant devant la maison mortuaire pour voir défiler les personnalités. (H. Manuel).

La mort du maréchal Joffre pourtant attendue depuis plusieurs jours a provoqué une énorme émotion en France et à l'étranger. De partout sont arrivés des télégrammes saluant la mémoire du vainqueur de la Marne et rendant hommage à son génie.

Pendant la journée d'hier, le corps du grand soldat est resté exposé dans la clinique où il a passé ses derniers jours; peu de visiteurs ont cependant été admis à venir s'incliner devant lui; diverses cérémonies se sont déjà déroulées en attendant les funérailles nationales qui auront lieu, mercredi, ainsi qu'il a été annoncé.

Le maréchal sur son lit de fer

Le maréchal Joffre, vêtu de son dolman noir, repose sur son lit de fer entouré de son état-major; sur sa poitrine brille une seule décoration: la médaille militaire, suprême distinction des grands chefs de guerre. L'expression de son visage, faiblement éclairé par la lumière des bougies est infiniment douce et tranquille; la cruelle maladie qui a emporté le vainqueur de la Marne a cependant profondément marqué son visage des rides creusent, les joues amaigries, les yeux sont enfoncés dans les orbites; derrière la broussaille blanche des sourcils son grand corps allongé paraît presque mince sous les draps qui le recouvrent jusqu'aux hanches; un vide sous la toile blanche indique l'amputation subie avec l'admirable stoïcisme que l'on sait par le maréchal; un immense crucifix d'argent est posé sur la table de chevet, à côté d'un bol d'eau bénite dans lequel trempe une branche de buis.

La nuit de samedi à dimanche, la veillée funèbre réunissait autour du défunt, outre les officiers de son état-major, Mme la maréchale Joffre et Mlle de Brayé, la fidèle infirmière du maréchal. Pendant toute la nuit, des frères de la clinique Saint-Jean-de-Dieu ont prié sans arrêt, mêlant leurs prières aux sanglots de l'assistance.

Une première messe

A 8 heures, Mme Joffre, cédant à la pressante invitation du général Issaly, a consenti à prendre quelque repos dans la chambre contiguë.

A 9 heures, une messe pour le repos de l'âme du maréchal a été célébrée dans la chapelle de la clinique par le Père Bellesœur, aumônier des Frères Saint-Jean-de-Dieu. Une foule nombreuse assistait à l'office, au cours duquel la maîtrise de la chapelle a exécuté des hymnes funèbres.

« Je désire veiller seule »

Hier matin, avant d'aller prendre un peu de repos Mme la maréchale Joffre avait demandé que le corps de son illustre mari restât invisible à la foule des visiteurs. « Je reviendrai tout à l'heure, avait-elle ajouté, je désire veiller seule avec les miens le corps du maréchal, car à partir de demain il ne m'appartiendra plus ». Mme la maréchale a déclaré, en outre, qu'elle n'autorisait personne à prendre le masque mortuaire de son mari. Il convient, à ce sujet, de rappeler que le maréchal avait lui-même, de son vivant, blâmé cet usage, notamment après le décès du maréchal Foch, estimant que la reproduction du visage d'un mort, si grand fut-il, donne une idée inexacte et pénible de la personne qu'on désire glorifier.

La visite de M. Barthou

A 11 heures, M. Barthou est arrivé à la clinique, précédant de quelques minutes le secrétaire de l'ambassade d'Allemagne venu inscrire le nom du représentant officiel du gouvernement allemand en France sur le registre des signatures.

Le ministre de la Guerre, en sa qualité d'ami intime du grand disparu, a été admis dans la chambre mortuaire et c'est longuement recueilli devant la dépouille mortelle du maréchal.

Celle de M. Steeg

M. Steeg, président du Conseil, qui s'était rendu chaque jour à la clinique de la rue Oudinot depuis la maladie du grand soldat, est venu s'incliner devant la dépouille du maréchal. A sa sortie il a fait pour la première fois une déclaration aux journalistes, leur disant notamment : « Je suis venu en mon nom personnel et au nom du gouvernement tout entier, accomplir un geste de pieuse reconnaissance. L'hommage que je viens de rendre au grand silencieux ne demande que le recueillement et ne nécessite ni paroles ni éclat ».

Celle des autres personnalités

Le même privilège a été accordé à Lord Tyrrel, ambassadeur de Grande-Bretagne, qu'accompagnait le général Needham, attaché militaire de l'ambassade, en grande tenue.

Parmi les personnalités venues s'inscrire, citons également : M. Lucien Saint, résident général de France au Maroc; M. Charles Leurent, ambassadeur de France; l'amiral Violette, chef d'état-major général de la marine; le chargé d'affaires de Saint-Marin; M. Ramell, sénateur; Mme Waldeck-Rousseau; le général Simon; la comtesse de Noailles; M. Dior, ancien ministre; le général Piquemal, etc...

A la chapelle de l'Ecole Militaire

L'entrée principale de la chapelle de l'Ecole militaire, qui recevra les milliers de Français venus rendre un dernier hommage au vainqueur de la Marne, se trouve sous le vestibule en face de l'escalier d'honneur. C'est une porte à deux vantaux de bois finement sculpté.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIÈME PAGE)

LE RAID NEW-YORK-PARIS

Le *Trade Wind* a rebroussé chemin

Nous avions annoncé hier le départ de New-York pour Paris, via Bermudes et Açores, de l'aviatrice Beryl Hart, accompagnée du lieutenant Mac Loren.

Une dépêche que nous avons reçue hier indique que leur hydravion « Trade Wind »

Le capitaine aviateur américain William Mac Laren et l'aviatrice américaine, Beryl Hart. (W.W.Ph.).

a amérri samedi à 21 h. 25 (heure locale) à Hampton Roads.

Ils auraient donc rebroussé chemin pour une raison encore inconnue.

TERRIBLE ACCIDENT A LA FRONTIÈRE FRANCO-ITALIENNE

Six personnes ensevelies, dont M. Th. Wibaux, filateur à Roubaix, et ses deux fils

Un très grave accident s'est produit hier à la frontière franco-italienne, dans l'arrondissement de Briançon. Une caravane de six touristes français, descendus dans un hôtel de Clavière, en territoire italien, s'était mise en marche pour gagner la France. Au moment où les touristes atteignaient la frontière, une violente avalanche les surprit; ils furent ensevelis sous une masse de neige de 8 à 10 mètres d'épaisseur.

Les victimes sont M. Bousquet, appartenant au Conseil d'Etat et son fils, habitant tous deux à Jouy-en-Josas; M. Théodore Wibaux, filateur à ROUBAIX et ses deux fils; M. Futtet, étudiant, fils d'un banquier de la rue Verdi, à Paris.

Des instructions ont été données aussitôt pour qu'on hâte les secours. Cent hommes du 159e d'infanterie ont été envoyés de Briançon sur les lieux. Les familles ont été prévenues avec tous les ménagements désirables.

UNE BOMBE A ÉCLATÉ PRÈS DU THÉATRE DES AMBASSADEURS A PARIS

Il n'y eut aucune victime, mais de gros dégâts matériels

Une bombe a éclaté près des Ambassadeurs, aux Champs-Elysées, provoquant des dégâts importants.

Le pavillon des Ambassadeurs, qui appartient à la ville de Paris et qui est exploité par un concessionnaire comprend, d'une part, un théâtre qui donnait, samedi soir représentation et un restaurant de luxe qui n'est ouvert que l'été. En ce moment, la salle de restaurant est dans la journée livrée aux ouvriers décorateurs qui la transforment. Depuis le début de la soirée, elle était fermée et plongée dans l'obscurité.

Au contraire, le théâtre était ouvert. La bombe éclata pendant qu'un premier acte, l'orchestre jouait et l'isolement de la salle rendit l'explosion à peine perceptible pour les spectateurs. Mais à l'extérieur, la foule qui avait de très loin entendu l'explosion, se rassemblait autour du restaurant qui, par les soins d'un des premiers témoins, M. Jacques Rousseau, chef-électricien de la maison, fut bientôt éclairé.

Une épaisse fumée avec une forte odeur de poudre l'emplissait. Les verrières du côté des Champs-Elysées étaient en grande partie détruites les plafonds, les murs avaient été troués par des éclats, dans l'angle de la façade donnant sur les Champs-Elysées, un trou profond avait été creusé par la déflagration; les jardinières qui l'ornaient avaient été détruites.

Un obus ?

L'Inspecteur Zot, du commissariat des Champs-Elysées, puis le commissaire Monneret, tôt arrivés sur place, recherchèrent, avec M. Wyn, directeur du théâtre, et M. Gaston Leteurtre, administrateur de l'établissement les causes de l'explosion. Ils retrouvèrent bientôt, épars dans la salle, de nombreux éclats de fonte, dont quelques-uns portaient le pas de vis d'un culot d'obus. Aucun doute n'était possible. Il s'agissait manifestement d'un obus ou tout au moins d'un culot d'obus aménagé en bombe qui avait été placé sur le rebord extérieur du bas-mur du restaurant.

Fut-il déposé là par une main criminelle ?

L'enquête n'a pu encore le déterminer.

Il arrive souvent que des possesseurs d'obus abandonnent dans les Champs-Elysées ces dangereux engins dont ils veulent se débarrasser, mais un obus, la fusée, en elle même armée, n'éclate pas sans percussion. Il semble donc qu'il faut admettre que l'obus avait été transformé en bombe pour éclater à un moment donné.

Il paraît alors invraisemblable que le criminel, qui eut voulu préparer un attentat contre le restaurant des Ambassadeurs, l'ait exécuté pendant la fermeture annuelle de l'établissement et à un moment où aucune des personnalités que sa vengeance ait cherché à atteindre ne pouvait être présente. La direction de la maison ne se connaît du reste pas d'ennemi. Il reste à envisager l'hypothèse d'un criminel qui, n'ayant pu exécuter l'attentat qu'il préméditait contre un autre édifice se soit débarrassé, au plus vite et à tout hasard, d'un engin qui devait éclater à heure fixe.

C'est cette hypothèse même qui est considérée jusqu'ici comme la plus vraisemblable par les enquêteurs. La récente arrestation de deux antifascistes animés de telles intentions et porteurs d'un semblable engin pourrait bien fournir, dans ce sens, de précieuses indications à la police.

Les douze forçats dont nous avons annoncé, hier, l'évasion du bagne de la Guyane, ont gagné Paris.

L'ÉTRANGE DISPARITION D'UN SEXAGÉNAIRE DE LENS

M. Quilia Emile, âgé de 61 ans, demeurant place Canchy, 10, à Lens, était allé à un baptême chez son fils André. Il quitta le domicile de ce dernier le 21 décembre, à 19 h. 50 pour se rendre à la gare de Wingles. Or, depuis cette date, il n'est pas rentré chez lui.

Voici son signalement : taille 1 m. 70, cheveux grisonnants, costume bleu marine, pardessus noir, chapeau melon, bottines noires à lacets, chemise blanche rayée de bleu, col fond marron.

Les personnes qui désirent fournir des renseignements sont priées de s'adresser chez Mme Guille Maurice, cité des Tabernaux, N° 62, à Wingles.

Dans notre prochain numéro, nous publierons d'ailleurs la photo du vieillard disparu.

CADAVRE AU-DESSUS D'UN WAGON

On a découvert sur le toit d'un wagon du rapide No 28, venant de Toulon, le cadavre d'un matelot ayant la tête presque détachée du tronc. Il résulte de l'enquête qu'il s'agirait de Camille Dubreuil, matelot à bord du « Paris ». On suppose que pour échapper à une contravention du contrôleur du train il a grimpé sur le toit du wagon et a heurté de la tête l'arche d'un pont surplombant la voie.

UNE GRANDE CÉRÉMONIE patriotique à Bapaume

Le soixantième anniversaire de la victoire du général Faidherbe et la remise d'un drapeau aux Médaillés Militaires

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Fidèle au culte du Souvenir, Bapaume a célébré par une sincère et émouvante manifestation d'hommage et de reconnaissance aux morts de l'année terrible, l'anniversaire de la bataille gagnée sur son sol les 2 et 3 janvier 1871 par Faidherbe sur les Prussiens. Célébrait hier le 60e anniversaire de la bataille de Bapaume, un de ces trop rares noms qui rappelle pour nos couleurs nationales une issue relativement heureuse des engagements de 1870-1871.

Chaque année, les anciens combattants de Bapaume, les sociétés locales vont en un long cortège s'incliner devant le monument de leurs aînés, unis dans la gloire et la souffrance, tombés au cours des combats où Faidherbe mena ses troupes à la victoire.

Cette cérémonie fut encore rehaussée par une manifestation de camaraderie et de solidarité, la remise du drapeau à la section des médaillés militaires de Bapaume. Ce groupement nouvellement formé a su, sous la direction de M. le capitaine Cualiaci, zélé et infatigable réunir dans un même idéal, sous le même emblème, tous les médaillés militaires de Bapaume « Unis comme au front », selon leur devise.

Mais comment en cette journée d'hier, n'aurait-on pas associé au nom de Faidherbe celui d'un autre grand capitaine, héros de la dernière guerre : Joffre.

L'annonce de sa mort avait jeté un voile de deuil sur cette manifestation du souvenir et dans cette pénible circonstance se resserrèrent encore les liens étroits qui unissent tous ceux qui collaborèrent à la défense de la patrie. Devant Faidherbe qui aux jours désespérés de 1870-1871 réussissait encore à insuffler à ses troupes la volonté de vaincre et à les conduire désespérément au succès, on ne pouvait dans un hommage d'admiration et de souvenir que rappeler le nom du maréchal Joffre qui, aux jours sombres que vécut la France en 1914, sut faire surgir la victoire.

La remise du drapeau

Hier, à 10 heures, de nombreux anciens combattants et anciens médaillés militaires assistaient à l'office religieux célébré à la nouvelle église de Bapaume, à la mémoire des morts de 1870-1871 par M. le chanoine Ledoux. A l'issue de la messe, les sociétés locales se formèrent en cortège pour se rendre sur la Grand'Place. C'est qu'en effet, par un geste qui les honore, les médaillés militaires avaient tenu à ce que leur emblème leur fut remis sous l'égide de l'illustre capitaine de l'année terrible.

En présence des sociétés locales : anciens combattants, sapeurs-pompiers, gymnastes de la société « La Victoire », M. le colonel Frère, délégué du ministre de la Guerre, procéda à la remise du drapeau à la section des médaillés militaires. Dans une émouvante et puissante allocution il félicita tous les combattants, médaillés militaires, d'avoir eu se grouper aussi fortement et étroitement unis que pendant la guerre pour défendre un idéal de justice et de solidarité. Il souligna d'une heureuse façon l'active impulsion donnée par M. le capitaine Cualiaci pour la formation et trésor de la société.

M. Tallin dier, député, s'associa à ces paroles.

M. le colonel Frère procéda ensuite à la remise de médailles militaires à MM. Albert Froidevaux, Faidherbe, Gustave Griselle et à titre posthume à M. Dudicourt de Grévillers.

Aux accents d'hymnes entraînants joués par la Musique municipale, sous la direction de M. Saussaye, sous-chef, le cortège reformé se rendit sur la route d'Arras au Monument aux morts de 1870-1871, cérémonie simple, profonde mais combien émouvante que celle qui se déroula.

Recueillis, les assistants observèrent une minute de silence en mémoire des héros de la bataille de Bapaume, puis ce fut le retour vers la ville où au pied de la statue du général Faidherbe fut opérée la dislocation.

A GAUCHE : Le colonel Frère, décorant un nouveau médaillé militaire. — A DROITE : La remise du drapeau de la 6e section des Médaillés Militaires.

Le banquet

A l'issue de cette touchante manifestation, un banquet très bien servi réunit dans les salons de l'Hôtel Moderne, toutes les personnalités et les médaillés militaires : MM. le colonel Frère, délégué du Ministère de la Guerre ; Moussat, président du Groupement central des médaillés militaires de France ; Taillandier, député ; A. Goubet, conseiller général ; Cualiaci, président des médaillés militaires ; Guidez, maire de Bapaume et représentant en qualité de vice-président ; M. Léonce Verdel, président des Anciens Combattants ; le capitaine Gauthier, commandant la Compagnie de Sapeurs-Pompiers ; Saussaye, sous-directeur de la Musique municipale, etc.... M. Stella, conseiller d'arrondissement, souffrant, s'était fait excuser.

Le repas se déroula dans une atmosphère de sincère camaraderie, dans cette ambiance qu'entretiennent dans la Ville de Bapaume, les soldats de la grande guerre, anciens combattants qui, au nombre de 900, sont spontanément venus entraider et appuyer de toute la force de leur sympathie et de leur estime, leurs camarades médaillés militaires.

Au dessert, des discours furent prononcés. On évoqua souvent et avec émotion le souvenir du grand soldat disparu qu'était offert, En sa mémoire fut observée une minute de silence.

M. Cualiaci prit d'abord la parole. Il eut un mot aimable pour tous ceux qui avaient honoré de leur présence cette journée mémorable pour les médaillés militaires de Bapaume :

« Nous serons, dit-il, unis comme au front si nous voulons la paix pour nous et notre patrie, mais une paix d'honneur, de grandeur, de sécurité et de prospérité car nous l'avons bien méritée. »

M. Guidez, maire, au nom de la Ville de Bapaume, salua ce hôtes. En qualité de représentant des Anciens Combattants, il tint à apporter le salut cordial des Anciens Combattants envers leur amie Médaillée militaires.

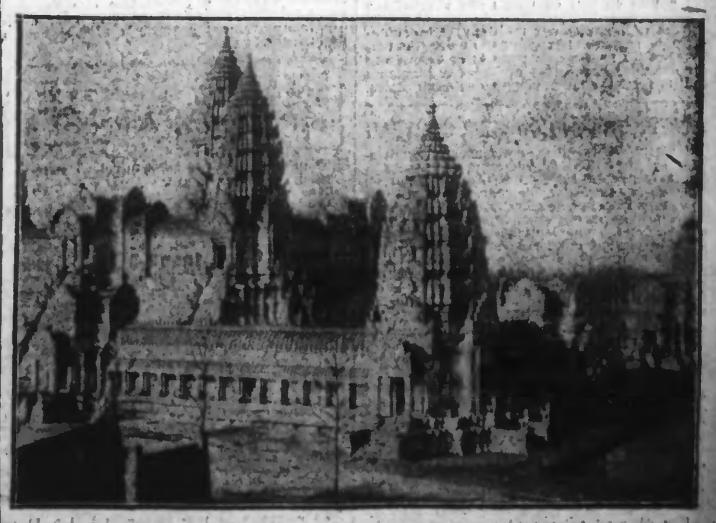
MM. Moussat, Goubet, Taillandier et Frère prirent ensuite la parole et félicitèrent chaleureusement les médaillés militaires de Bapaume d'avoir continué dans la paix le bel exemple de solidarité donné dans la guerre.

L. B.

MORT DE LA SŒUR DU ROI D'ANGLETERRE

La princesse royale Louise Victoria, sœur du roi d'Angleterre, est morte hier après-midi à 15 h. 30, à Londres. La princesse souffrait depuis quelque temps de troubles cardiaques.

L'EXPOSITION DE DEMAIN



Les constructions à Paris sur l'immense terrain de la Porte de Vincennes, de l'Exposition coloniale se poursuivent activement. De plus en plus nombreux, des Palais des Mille et Une Nuits prélèvent sur le ciel leur silhouette pittoresque, visions de l'Orient qui enchantent déjà les visiteurs impatients de l'exposition de demain. Voici un temple d'Angkor, une rue générale prise d'un pavillon de l'Afrique occidentale. (W.W.Ph.).